

Côté musique / Tourcoing

Retour sur une fabuleuse « Passion »

● Proposée par l'Atelier lyrique de Tourcoing, « La Passion selon Saint-Jean », de Johann Sebastian Bach, est bien plus qu'une cantate : c'est le drame de l'innocence universellement persécutée qui est raconté, relaté dans toutes ses péripéties par un témoin engagé. Tout y est présent, la foule compatissante ou vociférant, les dignitaires religieux et les valets, les soldats et les chefs avec à la clé toute la gamme des sentiments humains portée par une incomparable musique. On a pu craindre un instant, lors du prélude, que les voix chorales (chœur de chambre de Namur) aient une propension à se disperser dans les hautes voûtes de l'église Saint-Christophe de Tourcoing ; c'est que l'acoustique de l'édifice apparaît plus propice à cette élévation céleste (ce qui peut paraître de circonstance) qu'à une restitution équilibrée des chants et sonorités musicales.

Prestigieuse distribution

La présence de très nombreux auditeurs occupant toutes les travées a fort heureusement vite estompé cette impression première. Il faut dire aussi que Jean-Claude Malgoire, comme à son accoutumée, s'était entouré d'une prestigieuse et très homogène distribution de solistes, à commencer par le ténor Paul Agnew (l'évangéliste) qui deux heures durant, avec une puissance narrative époustouflante, toute en couleurs vocales nuancées, entièrement habité par son propos, nous a fait vivre par le menu les rebondissements et les subtilités de l'histoire. Le baryton Nicolas Rivenq (Jésus) étant, quant à lui, empreint de gravité lumineuse et simple. On a été fort impressionné par les apparitions très éthérées du contre-ténor Christophe Dumaux. La soprano Sabine Devieille, le ténor Robert Getchell, le baryton Joan Martin-Royo apportant chacun à sa manière un éclairage singulier sur le drame en train de se jouer. Le chœur final est superbe. Lorsqu'il est arrivé à Tourcoing en 1981, Jean-Claude Malgoire pensait y rester un an seulement. Pour le plus grand plaisir des mélomanes de la région, il en a déjà consacré trente à faire partager sa connaissance et son amour de l'art lyrique, former un large public, découvrir de nouveaux talents. Vivement la trente et unième saison ! D'ici là, ne ratez pas le dernier rendez-vous de celle-ci avec Rossini et « Le Barbier de Séville », du 9 au 13 mai.

PK

• Renseignements :
www.atelierlyrique-detourcoing.fr
Billetterie © 03.20.70.66.66



« Aucun amant ni aucun époux ne pourra m'approcher... » : les femmes du quartier des Épis se sont approprié le texte d'Aristophane. (Vue extraite du film du spectacle « Lysistrata »)

« Lysistrata » aux Épis

La belle aventure de Thérèse Pernot et des femmes du quartier des Épis, à Sin-le-Noble.

● « Lysistrata » aux Épis : qu'est-ce c'est qu'ça ! direz-vous.

Ce nom, pour ceux qui ont fréquenté de près, ou plus certainement de loin, Aristophane, poète grec du Ve siècle avant Jésus-Christ, rappellera celui de l'héroïne de la pièce, qui, lassée des guerres incessantes et désastreuses menées par les hommes, engage les épouses et compagnes à priver leurs maris de toute relation intime et des délices du repos du guerrier tant que ceux-ci n'auront pas consenti à la paix. Si Lysistrata arrive à enrôler ses compagnes dans cette guerre du sexe, cela ne sera pas sans mal ni hésitations car chacun sait que les délices en question sont souvent assez bien partagés et le mode d'action proposé très inédit.

La culture dans et pour les quartiers

Les impénitents guerriers seront donc conduits à une continence forcée qui leur mine le moral et finit par ébranler leurs certitudes. Ajoutons à cela que nos héroïnes encouragées et emportées par leur mouvement feront d'une pierre deux coups en se mêlant aussi de la gestion des affaires publiques, vu qu'elles savent déjà parfaitement gérer celles du ménage.

« Les Épis » c'est un quartier populaire de Sin-le-Noble, un peu excentré, disposant d'un centre social actif, aux ateliers duquel participent notamment des femmes du quartier et de la ville.

Le lien entre la pièce d'Aristophane et les femmes des « Épis », c'est Thérèse

Pernot qui l'a patiemment tissé. Jeune retraitée de l'Education nationale, professeur de lettres classiques, connaissant bien ce quartier qu'elle habite depuis sa création et cette ville dont elle a été adjointe à la Culture puis maire (communiste), Thérèse Pernot a profité des nouveaux espaces de liberté que lui offrait la retraite pour conjuguer de manière originale sa connaissance des lettres classiques et de la pédagogie et sa passion militante pour l'épanouissement individuel des êtres humains.

Voulant montrer que la culture dans les quartiers existe et que la culture

pour les quartiers peut et doit exister sans en rabattre sur le niveau d'exigence et de qualité, Thérèse Pernot, reprenant en quelque sorte le « *élitaire pour tous* » d'Antoine Vitez, se lance dans un projet audacieux, faire jouer la pièce d'Aristophane par les femmes qui fréquentent le centre social.

« *Audacieuse* » : le mot est sans doute trop faible pour caractériser une telle entreprise qui va commencer par une nouvelle traduction du texte puis son apprentissage et son appropriation progressive par les femmes qui ont accepté de relever le défi, chacune lisant, découvrant et redi-

sant d'abord le texte à sa manière complété par des improvisations à partir du vécu quotidien de chacune. Deux comédiennes professionnelles, Gaëlle Gourvenec et Marie Vaiana, sont appelées à la rescousse pour conseiller, guider nos aventurières et les aider à avancer en territoire inconnu. Cela ne va pas sans difficultés, on l'imagine. Certaines renoncent, choquées par le vocabulaire et la verveur du texte. D'autres abandonnent en raison de contraintes familiales ou personnelles. Les autres poursuivent, chacune exprimant sa personnalité et se révélant à elle-même des ressources inexploitées jusque-là.

Viendra aussi le moment difficile du choix (par les deux comédiennes professionnelles) de celles qui vont être retenues pour jouer sur scène, puis le temps magique et angoissant de la représentation publique.

Enfin, grâce à un financement de la Direction régionale des affaires culturelles et un soutien matériel du Centre régional de ressources audiovisuelles, un film est réalisé par Nicolas Pernot, suivant pas à pas le cheminement laborieux et exaltant de cette équipe de femmes en quête d'elles-mêmes et de leur place dans la société.

Le résultat déborde d'humour, d'intelligence amusée, avec une bonne dose de subversion des choses établies. Rien que du bon ! Un DVD est sorti. Le film ne demande qu'à être vu, avec participation des auteurs et des acteurs si on le souhaite.

Albert LAMMERTYN

Paul K'ROS

Une aventure qui crève l'écran

De novembre 2010 à juin 2011, il y avait de quoi tourner des heures et des heures de rushes. Nicolas Pernot, chargé de filmer l'aventure des comédiennes amatrices de la pièce « Lysistrata », a su, par son montage, en tirer quarante-cinq minutes de substantifique moëlle.

Épinière et épineuse, cette moëlle, pour le réalisateur. Mais le résultat est d'une fraîcheur désarmante, si l'on considère qu'on n'a pas affaire, ici, à d'ingénues têtes blondes, mais à des femmes forgées dans des quotidiens pas toujours faciles, pour parler pudiquement. Le produit fini de ce tournage, instants de séances d'atelier comprenant la découverte et la lecture du texte, sa traduction moderne, les improvisations, les répétitions, sans oublier la représentation finale du 9 juin, salle Casarès à Sin-le-Noble, se déguste comme une brève anthologie de la joie d'exister en jouant. Les faux pas des comédiennes en apprentissage ne dépareillent pas cette construction patiente autour d'une œuvre d'un autre temps. Au contraire, ils en suggèrent la suite heureuse. A visionner l'évolution de ces « *guerrières de la paix* », on sourit souvent, et on rit carrément sans le filtre amortisseur qui parfois nous dissuade de rire seul à un écran plat. On est ému aussi quand, dans les derniers moments montrés par Nicolas Pernot, une bande de femmes fières tentent, chacune à son tour, de mettre en mots leur transformation personnelle par cette « Lysistrata » universelle. Alors, bien sûr, on quitte à regret Anna, Christelle, Brigitte, Gaëlle, Corinne, Nadia et leurs guides, tout ce beau monde exclusivement féminin.